

Rien n'est normal

Perfectly Normal d'Yves Simoneau

André Roy

Numéro 53, janvier–février 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22518ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

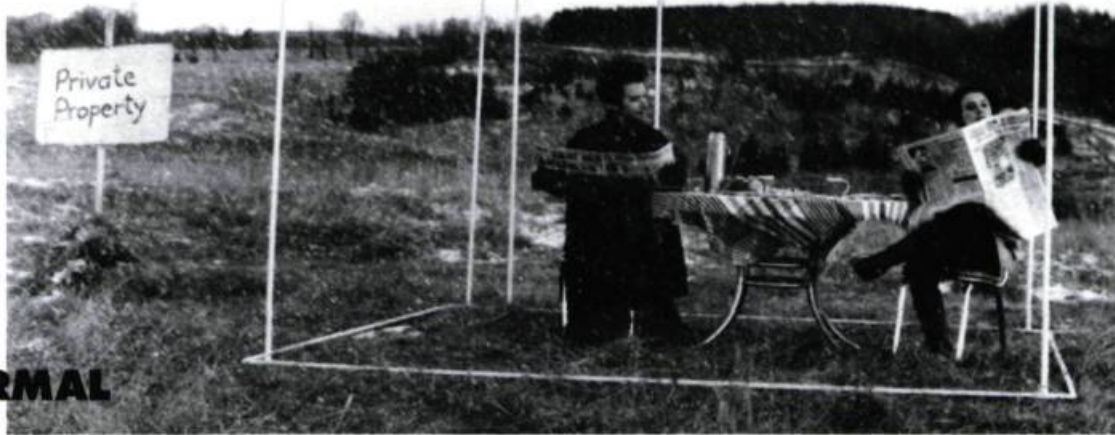
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (1991). Compte rendu de [Rien n'est normal / *Perfectly Normal* d'Yves Simoneau]. *24 images*, (53), 61–61.

PERFECTLY NORMAL

D'YVES SIMONEAU



RIEN N'EST NORMAL

par André Roy

Michael Riley et Deborah Duchene. «Aux frontières de l'irréel.»

Perfectly Normal, le premier film en langue anglaise, produit à Toronto, d'Yves Simoneau, commence comme *Dans le ventre du dragon* : par une scène inutile. On se souvient des effets spéciaux qui transformaient la lumière de la chambre de Lou au moment de son réveil : la lumière donnait l'impression de venir d'une explosion nucléaire ou de l'atterrissage d'un vaisseau spatial égaré d'un film de Spielberg. Or Lou quittait sa chambre comme si de rien n'était pour aller se chercher un job ! Toute une batterie de son et lumière avait été déployée en pure perte.

Au début de *Perfectly Normal*, une dame est en train d'écrire et meurt subitement. Quel secret voulait-elle livrer ? On n'en saura rien. Musique aidant, le climat d'angoisse et de mystère a été distillé là aussi en pure perte : le récit ne tiendra nul compte de cette entrée en matière.

Il y a ainsi chez Simoneau une façon de considérer le cinéma comme une machine à dépenser (inutilement), d'y voir le règne de l'artifice. Le cinéma est posé chez lui plus en termes de fabrication que de projet d'écriture. Nous sommes dans «l'entertainment».

Perfectly Normal est donc un divertissement et il n'a pas d'autre conséquence que de faire passer un bon moment au spectateur. Ainsi, on ne devra pas boudier son plaisir devant l'histoire assez tordue de Renzo Parachii (Michael Riley), en pleine dépression après la mort de sa mère. Ce jeune homme qui travaille le jour dans une brasserie et conduit un taxi la nuit couvre une passion secrète pour l'opéra qui se concrétisera par la rencontre d'un dénommé

Alonzo Turner (Robbie Coltrane) qui le poussera à ouvrir une pizzeria appelée La Traviata.

Comme les précédentes productions de Simoneau, ce film est placé sous le signe de la binarité. La peinture des caractères de Parachii et de Turner repose sur des antagonismes, particulièrement physiques. Autant Renzo est un homme petit, frêle, timide, taciturne, autant Alonzo est gros, bruyant, caustique, extraverti. Comme les couples comiques du cinéma, comme Laurel et Hardy, ce tandem, équilibrant les contraires, donne à la comédie un pouvoir autonome de drôlerie.

Perfectly Normal est également placé sous le signe du masculin. Depuis ses premiers films, le réalisateur a toujours privilégié les rôles masculins, les femmes étant reléguées le plus souvent dans des rôles ingrats. Le cinéma de Simoneau est plutôt misogyne, et ce film ne déroge pas à cette tendance : la femme y a quasiment disparu.

Les relations qu'entretiennent Renzo et Alonzo baignent dans une aura ambiguë ; et puis, disons le mot : homosexuelle. (Rappelons le couple homosexuel du gardien et du serveur de *Pouvoir intime*.) Cette homosexualité n'est jamais dite mais elle me semble confirmée dans la scène d'inauguration du restaurant quand Renzo chante le rôle de Norma, de l'opéra du même nom de Bellini. Cette dimension sexuelle, suggérée, voire refoulée, jette pourtant un trouble dans une comédie qui se veut enlevante et grand public. Ce ne sera pas le seul.

Une atmosphère bizarre imprègne le film, l'entraînant aux frontières de l'irréel.

Cette œuvre est profondément habitée par la schizophrénie — à l'image des personnages montrés. Renzo Parachii est dépeint comme un schizophrène ; des zones d'ombres entourent le comportement de ses compagnons de travail, et particulièrement son patron, un hypocondriaque ; le passé de Turner est énigmatique.

La nature schizoïde du film est accentuée par un filmage sophistiqué : cadrage insolite, grand angle, mouvements de caméra inattendus, plans tortueux, images sombres, etc. Tous ces éléments visuels concourent à secréter une inquiétude que le récit ne justifie pas. Il y a quelque chose d'ambitieux chez Simoneau à vouloir tourner de façon si compliquée, avec beaucoup de chichis et de pirouettes, une comédie qui n'en demandait pas tant. Rien ne semble aller de soi chez lui, rien n'est normal. Cette complication forcenée laisse entrevoir un goût de l'artifice et du gratuit rédhitoire — comme les scènes d'ouverture de ses films de prouvent. Est-ce sa façon à lui de s'affirmer comme auteur ? Il faudra encore attendre le prochain film pour savoir si Yves Simoneau en est un. ■

PERFECTLY NORMAL

Canada 1990. Ré. : Yves Simoneau. Scé. : Eugene Lipinsky et Paul Quarrington d'après Lipinski. Ph. : Alain Dostie. Mus. : Richard Grégoire. Int. : Robbie Coltrane, Michael Riley, Deborah Duchene, Kenneth Welsh. 104 minutes. Couleur. Dist. : Alliance/Vivafilm.